

## L'art aérospatial de Claude Thibaudeau

Claude-Lyse Gagnon

Volume 28, numéro 112, septembre–octobre–novembre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gagnon, C.-L. (1983). L'art aérospatial de Claude Thibaudeau. *Vie des arts*, 28(112), 48–50.



*Claude-Lyse GAGNON*

**Les Sculptures à vent de Claude Thibaudeau**

**peuvent mesurer jusqu'à quinze mètres de largeur. Solides, ultra-légères et de couleurs vives, leur trajectoire dynamique dans le ciel constitue un véritable poème aérien. Thibaudeau vise loin et grand: il rêve de les faire voler du haut des pyramides d'Égypte. Entre-temps, une centaine de ses cerfs-volants se balançaient, au printemps dernier, dans l'atrium du Complexe Desjardins.**

**L'ART AÉROSPATIAL DE  
CLAUDE  
THIBAUDEAU**



2. *Drôle d'oiseaux.*

Cette image, tirée en sérigraphie, fait partie de l'album *Corridart*. La photo originale a été faite par Denis Trudel pour le Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche.

«**EN SCULPTURE**, ce qu'il y a de plus nouveau depuis dix ans, ce sont les cerfs-volants de Claude Thibaudeau», lance avec conviction le peintre Guy Montpetit. «Sculpter, après tout, c'est façonner des formes d'art dans l'espace, à diverses dimensions. Avec lui, le temps de penser que réaliser une sculpture, c'est tailler dans une matière solide qui sera clouée au sol, c'est du passé. Comme les vieilles définitions des vieux dictionnaires. On ne s'éclaire plus à la chandelle alors qu'on ouvre ses lumières, qu'on renouvelle les images et les mots préconçus.»

Il est bien content d'entendre cela, l'artiste. Voilà exactement ce qu'il pense et dit à tout le monde, n'ayant ni la parole difficile ni l'audace sous verrou, pas plus que l'ambition, au berceau. Il veut faire voler ses cerfs-volants sur les pyramides d'Égypte! Quel phénomène à rencontrer! De cette race de ceux qu'on n'oublie pas. Casqué d'une crinière de lion, doué d'un tempérament de cheval fougueux, il a, pourtant, des chats, la douceur pour ses amis et pour son assistante de tous les jours et de la première heure, Simone Doucet, «à la haute-couture», comme elle dit.

1. Claude THIBAUDEAU Cerf-volant multicellulaire.  
Toile de nylon, structure en fibre de verre; 182 cm 2 x 182, 2 x 60,9.

Lorsqu'il s'est lancé dans cet art que les Chinois possédaient vraisemblablement en l'an 1000 avant J.-C. — l'on sait qu'ils produisaient de la soie 2600 ans avant notre ère et que le bambou foisonnait dans le pays, — Claude Thibaudeau montait sur le toit de sa maison d'alors, rue Wolfe, pour vérifier leur envol. Aujourd'hui, son atelier, La Cerf-volanterie, rue Saint-Paul, dans le Vieux Montréal, est immense. Il lui en faut grand pour fabriquer ses «sculptures à vent» qui peuvent mesurer jusqu'à quinze mètres d'envergure mais n'exigent pas un outillage complexe. Seulement une grande table pour tailler au couteau chauffant et une machine à coudre. Mais quelle grande variété de nylons colorés, fins, buvant la lumière, du cuir souple pour renforcer la structure et enfin des tiges en duralumin, un alliage ultra-léger utilisé surtout dans l'industrie aéronautique. «Ainsi, ils deviennent si solides qu'ils peuvent se prendre dans les branches d'un arbre sans se briser.» Hiver comme été, il va les larguer sur des édifices élevés ou bien dans le port de Montréal. Pour s'amuser, il y a quelques années, il se rendait dans le stationnement de la Maison de Radio-Canada et les laissait s'élever jusqu'aux derniers étages de la tour pour qu'ils aillent frapper de petits coups dans les fenêtres des cadres de la Société et, peut-être, les réveiller.



3. Bannières réalisées pour le Bal de Neiges, 1982.  
(Photos M6)

Sa première exposition se déroule à la Galerie Véhicule, et, devant son succès, il n'hésite pas à tenter l'expérience d'en faire virevolter soixante, en plein air, sur le mont Royal. Peu de publicité annonce l'événement. On attendait peut-être trois cents personnes. Il en vint trois mille! Et tous les oiseaux multicolores sortis de ses mains, de son âme, comme des poèmes, racolèrent et caracolèrent dans le ciel. Le délire commençait vraiment.

Né à Saint-Eustache, dans la grande résidence de la seigneurie Globensky qui est maintenant devenue l'hôtel de ville, il eut une enfance dorée entre une mère qui, à 84 ans, est encore la fantaisie même, un père médecin qui adorait les chevaux et une sœur qui aimait le rire et les fêtes. Il s'est passionné, lui aussi, pour les courses de chevaux; il participait, sur un bel arabe blanc, aux concours hippiques et ne laissait jamais passer l'occasion de faire les quatre cents coups. Et c'est le cours classique au collège de Sainte-Thérèse, dont, bien sûr, il réussit facilement à se faire chausser; pourtant, il obtiendra son baccalauréat ès arts à l'Université d'Ottawa, pour ensuite osciller, pendant quatre ans, à l'Université McGill, entre l'étude des sciences économiques et celle du droit, qu'il abandonne pour se lancer dans une entreprise de fabrication de céramique réfractaire.

«Toutes ces années employées à la pratique d'un travail sérieux, je les détestais chaque jour un peu plus que le précédent. J'ai tout lancé en l'air pour faire du printemps volant à l'année et être heureux tous les jours. Je joue avec mes cerfs-volants. Les tissus, ce n'est pas moi qui les invente et les produis. Je les manipule pour produire des illusions, et ils

appartiennent à tous les arts, à la sculpture, comme un monument qui se voit d'en bas, à la danse par leur évolution gracieuse dans le ciel. Ils s'apparentent à la peinture par la juxtaposition de bandes de couleur... Quant à l'aspect musical, j'y réfléchis depuis quelque temps et je songe à effectuer des enregistrements sonores de tous les bruits produits par un cerf-volant en plein vol; cela pourrait devenir un concerto pour voiles et cordes...»

A La Cerf-volanterie, il y a toujours du monde. On y entre comme dans un moulin ainsi qu'au temps de ses études à McGill, et alors qu'il vivait chez Molinari et passait plus d'heures à discuter avec tous les artistes qui y venaient qu'à baisser le nez dans ses livres. Il a toujours aimé s'entourer d'artistes et d'originaux, ce poète-là. Et cela continue. La roue tourne, et les discussions coulent. Comme de vraies chutes. Avec cette différence que, maintenant, il travaille beaucoup en s'amusant et jamais seul. Il n'a pas besoin de solitude ce père de quatorze enfants qui, tendre et pétulant, chante «quelque chose de gai, de lumineux, de joyeux, de vivant...»

Enfin! un premier contrat: ses cerfs-volants sont installés en permanence au bar du Cerf-volant, à l'aéroport international de Mirabel. Et, «saute le bouchon. La nature a horreur des bouteilles vides mais, de même, elle a horreur des bouteilles pleines quand elles ne sont pas débouchées», dit Prévert. Ensuite la fête bat son plein. Conférences dans les universités de Montréal, du Québec, de Burlington, au Vermont. Le thème: le cerf-volant comme moyen artistique. Les grandes démonstrations: bannières, cerfs-volants, ballons sur les Plaines d'Abraham, au Musée International de l'Enfant, à Indianapolis, aux États-Unis, à l'inauguration officielle du barrage hydro-électrique de LG2, à la baie de James, au Musée des Beaux-Arts de Montréal, au Festival des Neiges, sur le canal Rideau, à Ottawa.

Et, comme «cent mille chansons», tout à coup, au Complexe Desjardins, fin mars 1983, cent cerfs-volants frémissent dans la voûte de l'atrium. «Le Complexe Desjardins, ce n'est pas le plus grand édifice du monde, tonne-t-il dans une tirade, mais il passe tant de gens dans et autour de l'atrium. Asteure, je voudrais que le monde vienne me voir et comprenne qu'il s'agit d'art. Il y a assez des fabricants de petits trucs de ce nom pour qu'on fasse la différence. Sinon, moi aussi, je pourrais en produire en série, avec de la cellophane, du papier journal, des sacs de papier brun. Trois couleurs, et puis c'est tout. Tous pareils, éphémères comme une feuille de chou». Il devient rouge. Une voix placide apaise la tempête, celle de Simone à la haute-couture: «Le voilà encore parti. Fais donc la couture, Claude Thibaudeau!»

Tout le monde rit, et lui aussi. Il enchaîne: «S'il faut que je prenne mon pinceau à brosse chinoise pour les peindre et faire croire que ce sont des œuvres de création, (ici, un nom d'oiseau), je vais le faire.» Sur ce, il saisit vivement sur une tablette un vieux pinceau de deux pouces rongé sur les bords et fait semblant de maculer un de ses cerfs-volants. C'est un prestidigitateur. Moi, je suis pliée en deux. Et saute le bouchon!

Lui qui a fait sien le dieu du vent, Éole, et qui, de crainte que la Cerf-volanterie ne s'industrialise, a inscrit dans sa charte de fondation une clause spécifiant que «les bénéfiques quotidiens de l'entreprise devront être bus, ou dépensés de façon similaire, avant minuit, chaque jour»; lui qui veut que chacune de ses sculptures à vent soit unique, il défend ses œuvres comme un beau diable. Si on l'attaquait, c'est un discours d'un mois qui s'ensuivrait.

Mais on ne lui fait pas mal au cœur à cet artiste qui ironise: «Si je perds un trente sous, je ne vais pas passer ma journée à regarder le trottoir; moi, je regarde en l'air!» Et, dans le ciel, ses cerfs-volants décorent, dansent, volent, illuminent et fascinent.

Au revoir Claude Thibaudeau. A Paris? A Londres? A Vienne? En Égypte?—C'est ça.